

Dom Juan II.1

Pierrot. - Aga, guien, je m'en vas te conter tout fin drait comme cela est venu; car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc j'étions sur le bord de la mar, moi et le gros Lucas, et je nous amusions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jesquions à la tête; car, comme tu sais bian, le gros Lucas aime à batifoler et moi par fouas je batifole itou. En batifolant donc, pisque batifoler y a, j'ai aparçu de tout loin queuque chose qui grouillait dans gliau, et qui venait comme envars nous par secousse. Je voyais cela fixiblement, et pis tout d'un coup je voyais que je ne voyais plus rien. " Eh ! Lucas, ç'ai-je fait, je pense que vlà des hommes qui nageant là-bas. - Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été au trépassement d'un chat, t'as la vue trouble. - Palsanquienne, ç'ai-je fait, je n'ai point la vue trouble : ce sont des hommes. - Point du tout, ce m'a-t-il fait, t'as la berlue. - Veux-tu gager, ç'ai-je fait, que je n'ai point la berlue, ç'ai-je fait, et que sont deux hommes, ç'ai-je fait, qui nageant droit ici ? ç'ai-je fait. - Morquenne, ce m'a-t-il fait, je gage que non. - O ! çà, ç'ai-je fait, veux-tu gager dix sols que si ? - Je le veux bian, ce m'a-t-il fait; et pour te montrer, vlà argent su jeu ", ce m'a-t-il fait. Moi, je n'ai point été ni fou, ni étourdi; j'ai bravement bouté à tarre quatre pièces tapées, et cinq sols en doubles, jerniguenne, aussi hardiment que si j'avais avalé un varre de vin; car je ses hazardeux, moi, et je vas à la débandade. Je savais bian ce que je faisais pourtant. Queuque gniais ! Enfin donc, je n'avons pas putôt eu gagé, que j'avons vu les deux hommes tout à plain, qui nous faisant signe de les aller querir; et moi de tirer auparavant les enjeux. " Allons, Lucas, ç'ai-je dit, tu vois bian qu'ils nous appellont : allons vite à leu secours. - Non, ce m'a-t-il dit, ils m'ont fait perdre. " O! donc, tanquia qu'à la parfin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné, que je nous sommes boutés dans une barque, et pis j'avons tant fait cahin caha, que je les avons tirés de gliau, et pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, et pis ils se sant dépouillés tous nus pour se sécher, et pis Mathurine est arrivée là, à qui l'en a fait les doux yeux. Vlà justement, comme tout ça s'est fait.

Le Malade ... I.1

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. " Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif, et rémollient, pour amollir, humecter, et rafraîchir les entrailles de Monsieur." Ce qui me plaît de Monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles : " les entrailles de Monsieur, trente sols ". Oui, mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement. Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit. Vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols, et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sols; les voilà, dix sols." Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver, et nettoyer le bas-ventre de Monsieur, trente sols. " Avec votre permission, dix sols. " Plus dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif, et somnifère, composé pour faire dormir Monsieur, trente-cinq sols. " je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze et dix-sept sols, six deniers. " Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de Monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de Monsieur, quatre livres. " Ah ! Monsieur Fleurant, c'est se moquer; il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sols. " Plus, dudit jour, une potion anodine et

astringente, pour faire reposer Monsieur, trente sols. " bon, dix et quinze sols. " Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de Monsieur, trente sols. " Dix sols, Monsieur Fleurant. (...) je suis bien aise que vous soyez raisonnable. " Plus, du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifié, et dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer, et rafraîchir le sang de Monsieur, vingt sols. " Bon, dix sols. " Plus, une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de bézoard, sirops de limon et grenade, et autres, suivant l'ordonnance, cinq livres. " Ah ! Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade : contentez-vous de quatre francs. (...). Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. Il n'y a personne : j'ai beau dire, on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (*il sonne une sonnette pour faire venir ses gens.*) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin : point d'affaire. Drelin, drelin, drelin : ils sont sourds. Drelin, drelin, drelin : Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul ? Drelin, drelin, drelin : voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin : ah, mon Dieu ! ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

Scapin II.6

Scapin, feignant de ne pas voir Géronte. O Ciel ! ô disgrâce imprévue ! ô misérable père ! Pauvre Géronte, que feras-tu ?

Géronte, à part. Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?

Scapin, même jeu. N'y a-t-il personne qui puisse me dire où se trouve le seigneur Géronte ?

Géronte. Qu'y a-t-il, Scapin ?

Scapin, courant sur le théâtre, sans vouloir entendre ni voir Géronte. Où pourrai-je le rencontrer, pour lui dire cette infortune ?

Géronte, courant après Scapin. Qu'est-ce que c'est donc ?

Scapin, même jeu. En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

Géronte. Me voici.

Scapin, même jeu. Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse deviner.

Géronte, arrêtant Scapin. Holà ! es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

Scapin. Ah ! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

Géronte. Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

Scapin. Monsieur ...

Géronte. Quoi ?

Scapin. Monsieur, votre fils ...

Géronte. Hé bien ! mon fils ...

Scapin. Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

Géronte. Et quelle ?

Scapin. Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos; et, cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé; il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

Géronte. Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela ?

Scapin. Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous man- gions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

Géronte. Comment, diantre ! cinq cents écus ?

Scapin. Oui, monsieur; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

Géronte. Ah ! le pendard de Turc, m'assassiner de la façon !

Scapin. C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

Géronte. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Scapin. Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

Géronte. Va-t'en, Scapin, va-t'en dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

Scapin. La justice en pleine mer ! Vous moquez-vous des gens ?

Géronte. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Scapin. Une méchante destinée conduit quelque fois les personnes.

Géronte. Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

Scapin. Quoi, monsieur ?

Géronte. Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

Scapin. Eh ! monsieur, songez-vous à ce que vous dites ? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens, que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

Géronte. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Scapin. Il ne devinait pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

Très vite : du tac au tac.

Géronte. Tu dis qu'il demande ...

Scapin. Cinq cents écus.

Géronte. Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conscience ?

Scapin. Vraiment oui, de la conscience à un Turc !

Géronte. Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

Scapin. Oui, monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

Géronte. Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent sous le pas d'un cheval ?

Scapin. Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

Géronte. Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?

Scapin. Il est vrai; mais quoi ? on ne prévoyait pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

Géronte. Tiens, voilà la clef de mon armoire.

Scapin. Bon.

Géronte. Tu l'ouvriras.

Scapin. Fort bien.

Géronte. Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

Scapin. Oui.

Géronte. Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande malle, et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.

Scapin, *en lui rendant la clef*. Eh ! monsieur, rêvez-vous ? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

Géronte. Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?

Scapin. Oh! que de paroles perdues ! Laissez là cette galère et son- gez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle, on t'emmène esclave en Alger. Mais le Ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

Géronte. Attends, Scapin, je m'en vais quérir cette somme.

Scapin. Dépêchez-vous donc vite, monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

Géronte. N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

Scapin. Non, cinq cents écus.

Géronte. Cinq cents écus ?

Scapin. Oui.

Géronte. Que diable allait-il donc faire à cette galère ?

Scapin. Vous avez raison. Mais hâtez-vous.

Géronte. N'y avait-il point d'autre promenade ?

Scapin. Cela est vrai. Mais faites promptement.

Géronte. Ah, maudite galère !

Scapin, *à part*. Cette galère lui tient au cœur.

Géronte. Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens juste- ment de recevoir cette somme en or, et je ne croyais pas qu'elle dût m'être si tôt ravie. Tiens ! Va-t'en racheter mon fils.

Scapin, *tendant la main*. Oui, monsieur.

Géronte, *retenant la bourse qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin*. Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

Scapin, *tendant toujours la main*. Oui.

Géronte, *même jeu*. Un infâme.

Scapin. Oui.

Géronte, *même jeu*. Un homme sans foi, un voleur.

Scapin. Laissez-moi faire.

Géronte, *même jeu*. Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

Scapin. Oui.

Géronte, *même jeu*. Que je ne les lui donne ni à la mort ni à la vie.

Scapin. Fort bien.

Géronte. Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

Scapin. Oui.

Géronte, *remettant sa bourse dans sa poche et s'en allant*. Va, va vite requérir mon fils.

Scapin, *allant après lui*. Holà ! monsieur.

Géronte. Quoi ?

Scapin. Où est donc cet argent ?

Géronte. Ne te l'ai-je point donné ?

Scapin. Non, vraiment, vous l'avez remis dans votre poche.

Géronte. Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

Scapin. Je le vois bien.

Géronte. Que diable allait-il faire dans cette galère ? Ah, maudite galère ! traître de Turc à tous les diables !

Le Barbouillé

Docteur : Sache que je ne suis pas seulement un docteur, mais que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, et dix fois docteur :

1° Parce que, comme l'unité est la base, le fondement et le premier de tous les nombres, aussi, moi, je suis le premier de tous les docteurs, le docte des doctes.

2° Parce qu'il y a deux facultés nécessaires pour la parfaite connaissance de toutes choses : le sens et l'entendement; et comme je suis tout sens et tout entendement, je suis deux fois docteur.

3° Parce que le nombre de trois est celui de la perfection, selon Aristote; et comme je suis parfait, et que toutes mes productions le sont aussi, je suis trois fois docteur.

4° Parce que la philosophie a quatre parties : la logique, morale, physique et métaphysique; et comme je les possède toutes quatre, et que je suis parfaitement versé en icelles, je suis quatre fois docteur.

5° Parce qu'il y a cinq universelles : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident, sans la connaissance desquels il est impossible de faire aucun bon raisonnement; et comme je m'en sers avec avantage, et que j'en connais l'utilité, je suis cinq fois docteur.

6° Parce que le nombre de six est le nombre du travail; et comme je travaille incessamment pour ma gloire, je suis six fois docteur.

7° Parce que le nombre de sept est le nombre de la félicité; et comme je possède une parfaite connaissance de tout ce qui peut rendre heureux, et que je le suis en effet par mes talents, je me sens obligé de dire de moi-même : O ter quatuorque beatum !

8° Parce que le nombre de huit est le nombre de la justice, à cause de l'égalité qui se rencontre en lui, et que la justice et la prudence avec laquelle je mesure et pèse toutes mes actions me rendent huit fois docteur.

9° Parce qu'il y a neuf Muses, et que je suis également chéri d'elles.

10° Parce que, comme on ne peut passer le nombre de dix sans faire une répétition des autres nombres, et qu'il est le nombre universel, aussi, aussi, quand on m'a trouvé, on a trouvé le docteur universel : je contiens en moi tous les autres docteurs. Ainsi tu vois par des raisons plausibles, vraies, démonstratives et convaincantes, que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, et dix fois docteur.

Scapin I. 5 et II. 6

Scapin. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit dévoué, pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Attends. Tiens-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre. Voilà qui est bien. Suis-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage et ta voix.

Le Capitan. Je suis el seigneur Capitan Epouvante de la vallée de l'Inferno. Celui que l'on appelle El Capitan Diabolico. Je suis le plus grand querelleur, le plus grand pourfendeur, le plus grand tueur de toute la terre et de toutes les mers. Je suis le dompteur et le dominateur de l'univers, le fils du Tremblement de terre et de l'éclair, le parent de la Mort et l'ami le plus proche du grand diabolico de l'Enfer. Je suis el Seigneur Capitan !

Argante. Scapin ! Scapin ! Ainsi donc un spadassin me chercherait et en voudrait à ma vie ?

Scapin. Oui monsieur, et ... justement, voici l'homme dont il s'agit.

Sylvestre, déguisé en spadassin. Scapin, fais-moi connaître un peu cet Argante, qui est père d'Octave.

Scapin. Pourquoi, monsieur ?

Sylvestre. Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

Scapin. Je ne sais pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.

Sylvestre. Par la mort ! par la tête ! par le ventre ! si je le trouve, je le veux échine, dussé-je être roué tout vif.

Scapin. Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craindra-t-il point.

Sylvestre. Lui ? lui ? Par le sang ! par la tête ! s'il était là, je lui donnerais tout à l'heure de l'épée dans le ventre. (*Apercevant Argante.*) Qui est cet homme-là ?

Scapin. Ce n'est pas lui, monsieur, ce n'est pas lui.

Sylvestre. N'est-ce point quelqu'un de ses amis ?

Scapin. Non, monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital.

Sylvestre. Son ennemi capital ?

Scapin. Oui.

Sylvestre. Ah, parbleu ! j'en suis ravi. (*A Argante.*) Vous êtes ennemi, monsieur, de ce faquin d'Argante, eh ?

Scapin. Oui, oui, je vous en réponds.

Sylvestre, secouant la main d'Argante. Touchez là, touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

Scapin. Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont point souffertes.

Sylvestre. Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.

Scapin. Il se tiendra sur ses gardes assurément; et il a des parents, des amis et des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

Sylvestre. C'est ce que je demande, morbleu ! c'est ce que je demande. (*Il met l'épée à la main, et pousse de tous les côtés, comme s'il y avait plusieurs personnes devant lui.*) Ah, tête ! ah, ventre ! que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours ! Que ne paraît-il à mes yeux au milieu de trente personnes ! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main ! Comment, marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi ? Allons, morbleu ! tue, point de quartier. (*poussant de tous les côtés, comme s'il avait plusieurs personnes à combattre.*) Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah ! coquins, ah ! canaille, vous en voulez par là; je vous en ferai tâter votre souil. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. A cette botte. A

cette autre. A celle-ci. A celle-là. (*Se tournant du côté d'Argante et de Scapin.*) Comment, vous reculez ? pied ferme, morbleu ! pied ferme.

Scapin. Eh, eh, eh ! monsieur, nous n'en sommes pas.

L'Avare I.3

Harpagon. Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence !

La Flèche à part. Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard, et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

Harpagon. Tu murmures entre tes dents ?

La Flèche. Pourquoi me chassez-vous ?

Harpagon. C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ! Sors vite, que je ne t'assomme.

La Flèche. Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Harpagon. Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

La Flèche. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

Harpagon. Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furètent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

La Flèche. Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit ?

Harpagon. Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait ? (*Bas, à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut.*) Ne serais-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

La Flèche. Vous avez de l'argent caché ?

Harpagon. Non, coquin, je ne dis pas cela. (*Bas.*) J'enrage ! (*Haut.*) Je demande si, malicieusement, tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

La Flèche. Hé ! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

Harpagon, *levant la main pour donner un soufflet à la Flèche.* Tu fais le raisonneur ! Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

La Flèche. Eh bien, je sors.

Harpagon. Attends : ne m'emportes-tu rien ?

La Flèche. Que vous emporterais-je ?

Harpagon. Tiens, viens çà, que je voie. Montre-moi tes mains.

La Flèche. Les voilà.

Harpagon. Les autres.

La Flèche. Les autres ?

Harpagon. Oui.

La Flèche. Les voilà.

Harpagon *montrant les hauts-de-chausses de la Flèche.* N'as-tu rien mis ici dedans ?

La Flèche. Voyez vous-même.

Harpagon *tâtant le bas des hauts-de-chausses de la Flèche.* Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe ; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

La Flèche à part. Ah ! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint ! Et que j'aurais de joie à le voler !

Harpagon. Euh ?

La Flèche. Quoi ?

Harpagon. Qu'est-ce que tu parles de voler ?

La Flèche. Je vous dis que vous fouillez bien partout, pour voir si je vous ai volé.

Harpagon. C'est ce que je veux faire.

Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.

La Flèche à part. La peste soit de l'avarice et des avaricieux !

Harpagon. Comment ? que dis-tu ?

La Flèche. Ce que je dis ?

Harpagon. Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

La Flèche. Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux !

Harpagon. De qui veux-tu parler ?

La Flèche. Des avaricieux.

Harpagon. Et qui sont-ils, ces avaricieux ?

La Flèche. Des vilains et des ladres.

Harpagon. Mais qui est-ce que tu entends par là ?

La Flèche. De quoi vous mettez-vous en peine ?

Harpagon. Je me mets en peine de ce qu'il faut.

La Flèche. Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

Harpagon. Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

La Flèche. Je parle... je parle à mon bonnet.

Harpagon. Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette.

La Flèche. M'empêchez-vous de maudire les avaricieux ?

Harpagon. Non ; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi.

La Flèche. Je ne nomme personne.

Harpagon. Je te rosserai si tu parles.

La Flèche. Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

Harpagon. Te tairas-tu ?

La Flèche. Oui, malgré moi.

Harpagon. Ha ! Ha !

La Flèche *montrant à Harpagon une poche de son justaucorps.* Tenez, voilà encore une poche : êtes-vous satisfait ?

Harpagon. Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

La Flèche. Quoi ?

Harpagon. Ce que tu m'as pris.

La Flèche. Je ne vous ai rien pris du tout.

Harpagon. Assurément ?

La Flèche. Assurément.

Harpagon. Adieu. Va-t-en à tous les diables !

La Flèche. Me voilà fort bien congédié.

Harpagon. Je te le mets sur ta conscience, au moins.